

Faut-il lâcher les bombes ?

*Quelques réflexions sur la politique culturelle de la ville de Lyon
et, en particulier, sur le festival de Street Art « Perffusion »
(21 et 22 mai 2010)*



- Brochure rédigée et éditée par l'Internationale Utopiste -
Toutes reproductions et diffusions autorisées

Aujourd'hui, de plus en plus, les grandes villes sont gérées et produites par les autorités comme des marques. Une marque qu'on vend aux touristes, une marque qu'on vend aux investisseurs et à leurs employés, une marque à laquelle on fait adhérer les électeurs. L'objectif est simple : il s'agit de créer un espace attractif (ou, en tout cas, une image attractive), susceptible de séduire tout ce petit monde. Pour cela, il faut à la fois offrir un certain nombre de garanties proprement économiques mais aussi présenter l'image d'une ville culturellement dynamique et agréable à vivre pour la population de cadres que l'entreprise amène avec elle. Il s'agit aussi de créer ce qu'on peut considérer comme une forme de mythologie : il faut produire de l'imaginaire, c'est-à-dire du spectacle. Il faut créer sa propre image de soi, entretenir sa légende. Pour tout cela, le moyen le plus efficace est encore la publicité et l'arme publicitaire numéro 1, employée par la plupart des grandes villes aujourd'hui, relève de l'événementiel. La ville de Lyon est très active dans ce domaine-là. Son rayonnement actuel sur la scène nationale et européenne doit beaucoup à un certain nombre d'événements spectaculaires comme la fameuse « fête des lumières »¹, les biennales de danse et d'art contemporain, le festival des Nuits de Fourvière et celui des Nuits Sonores mais aussi, maintenant, la création d'un festival de cinéma. Très récemment, l'organisation d'un festival de « Street Art » sur les pentes de la Croix-Rousse a fourni un nouvel exemple de ce genre d'événements et son étude pourrait bien être instructive pour en comprendre les enjeux et les paradoxes.

Au premier abord, une telle politique événementielle ne manque pas d'arguments pour se justifier. Si la ville réussit à augmenter sa prospérité économique grâce à de tels événements, tout le monde n'y est-il pas gagnant ? De plus, toutes ces activités culturelles ne produisent-elles pas un certain nombre de spectacles de qualité ? Bien que nous nous apprêtions à jouer les « rabats-joie » sur le sujet, ne nous a-t-on pas croisé et ne nous croiserait-on pas encore à certains concerts des Nuits Sonores ou des Nuits de Fourvière ou encore à l'une des deux biennales lyonnaises ? Si, bien sûr. Dès lors, où est le débat ? Le problème, à vrai dire, ne tient pas à la nature de ces événements et encore moins à leur qualité. Le problème tient au double langage manié par les autorités à leur occasion. Le problème est que tous ces événements sont de la poudre aux yeux et qu'ils servent le plus souvent à masquer de façon spectaculaire la réalité culturelle d'une ville comme Lyon. Le problème est que, tandis qu'on organise de grandes messes comme les Nuits Sonores, on ne soutient pas, voire même on pénalise, toutes les petites salles de concerts réellement alternatives de la ville (le Grrnd Zero et le Sonic, pour les plus visibles, mais aussi tous les différents squats ouverts ces dernières années soumis systématiquement à la répression policière) qui, elles, ne se contentent pas de créer de l'agitation pendant quelques soirées mais s'activent toute l'année pour faire exister musicalement cette ville. Le problème est que, pendant qu'on organise un grand festival de cinéma où l'on fait venir Clint Eastwood, on laisse se fermer le CNP Odéon et qu'aujourd'hui il n'existe plus d'autres moyens pour diffuser un cinéma dit « art et essai » que d'ouvrir un squat comme le Dodeskaden. Le problème (pour revenir au sujet qui nous intéresse directement ici) est que, pendant qu'on organise un festival officiel de « Street Art » à la Croix-Rousse (le festival Perffusion), on criminalise de plus en plus l'affichage sauvage et le graffiti dans ce même quartier de la Croix-Rousse. En d'autres termes, le problème est que, tandis que l'on organise ces grands événements ponctuels, spectaculaires et finalement très consensuels qui flattent l'électorat des classes moyennes, on délaisse, on pénalise ou on criminalise toute l'activité culturelle réellement alternative sur Lyon. Le Grrnd Zero n'est-il pas en train de perdre la salle du Rail Théâtre, au motif que le bruit et la faune qu'entraîne cette salle de concert gênent la tranquillité du quartier aisé qui est en train de se construire

¹ Qui n'a plus de « fête » que le nom, tant elle devenue aujourd'hui une vaste mascarade destinée à attirer le touriste et tant elle a perdu dans cette opération tout ce qui faisait encore, il y a quelques années, sa dimension populaire...

autour de Gorges de Loup ? Le Sonic n'a-t-il pas été traîné récemment devant les tribunaux pour affichage sauvage ? L'association Barbe à Pop n'a-t-elle pas été condamnée à une amende de 1700 euros pour le même motif (ce qui, pour une petite association à but non-lucratif comme elle, représente une somme énorme) alors que les grandes salles continuent d'afficher sauvagement sans avoir jamais été embêtées ? Combien de squats fermés ces dernières années ? La mairie n'a-t-elle pas créé récemment une brigade de police spéciale, chargée de faire la traque aux graffeurs ? N'a-t-elle pas mis en place un service de « nettoyage » des murs, très efficace dans les zones touristiques ? Arrêtons-là cette liste accablante. Le constat s'impose de lui-même : derrière ces grands événements culturels, derrière la poudre aux yeux, la réalité culturelle de la ville de Lyon est inquiétante et cette mauvaise santé est le résultat direct de la politique culturelle de la mairie de Lyon.

Très récemment, un événement est venu illustrer de façon exemplaire et presque caricaturale l'incohérence de cette politique culturelle. C'est un fait : depuis quelques années, la répression anti-graffiti et anti-affichage sauvage s'est accentuée sur les Pentes de la Croix-Rousse. Une brigade spéciale de police a été créée pour cela. Les procès se sont multipliés ces dernières années. Dans tous les grands axes touristiques, la municipalité a fait installer des caméras de surveillance à vocation « dissuasive ». Alors quand, dans un tel contexte, on apprend que la mairie du 1^{er} arrondissement organise sur les Pentes de la Croix-Rousse un grand festival de « Street Art » (jusqu'à quel point cette expression n'est-elle pas devenue une arnaque publicitaire, permettant de distinguer le « véritable art » du vandalisme des graffeurs ?), on est d'une part surpris, d'autre part particulièrement méfiant et perplexe. Notre crainte, vite confirmée par les faits, est la suivante : et si nous n'avions là affaire qu'à un nouveau chapitre de cette politique culturelle spectaculaire désastreuse ? Avant de tirer tout de suite à boulets rouges sur ce festival et de dénoncer l'indécence et l'obscénité d'un tel projet quand on le resitue dans le climat de répressions policières qui sévit sur les Pentes, j'ai tout de même voulu en avoir le cœur net et aller y voir de plus près pour discuter avec les organisateurs et les participants à ce festival. Ce vendredi 21 mai 2010, je suis donc sorti en

fin d'après-midi avec mon programme de l'évènement pour aller à la rencontre de toutes ces personnes et mener ma petite enquête. Je commence d'abord par un petit tour d'observation. Mon premier constat est qu'il y a finalement peu de performances et peu de monde pour les suivre. Ici ou là, je croise une grande affiche, montée des Carmélites, à laquelle les passants prêtent peu d'attention ou un graffeur qui réalise une fresque montée de la grande côte et auquel seules quelques personnes prêtent attention, armées de leur appareil photo et de leur « bonne volonté culturelle ». Objectivement, les œuvres sont plutôt réussies et les artistes indéniablement doués. Ce n'est pas une surprise, cependant, et là n'est pas le problème. Plus loin, je tombe sur une œuvre dite « participative » : un artiste a dessiné sur un mur une fresque représentant Tintin mort au Congo et les passants sont invités à colorier le dessin. Quelques jeunes gens s'amuse avec les pots de peinture et les pinceaux laissés à disposition – le tout, là encore, sous l'objectif de photographes finalement plus nombreux que les participants. Tout se passe dans une ambiance bon enfant. Je dois vraiment être un rabat-joie pour rester perplexe devant cette



faune « bohème » qui s'encanaille l'espace de quelques minutes en peignant sur les murs. Plus loin, rue des Capucins, je reste tout autant perplexe devant une installation censée valoriser l'identité locale de ce « petit village » qu'est censé être la Croix-Rousse (on colle le portrait des passants sur un mur). Place des Capucins, j'avise encore un groupe de personnes en train d'enlever toutes les affiches de concerts collées sur un mur pour libérer de l'espace pour une grande fresque. Une pensée terrible m'assaille : alors c'est ça ce festival de « street art » ? un bon prétexte pour virer tout cet affichage sauvage grâce auquel les petites salles réussissent à avoir un minimum de visibilité pour le remplacer par de belles peintures plus esthétiques et valorisant l'image « pseudo-bohème » du quartier qu'on vend depuis quelques années aux classes moyennes qui investissent les Pentes ? Sous couvert d'art, la mairie ne cherche-t-elle pas simplement à étendre son contrôle sur l'espace public, à concurrencer, par ses installations officielles, l'affichage et le graffiti sauvages et à jouer sur cette image « bohème » de la Croix-Rousse ?

Pour ne pas qu'on m'accuse d'un vilain procès d'intention, je décide d'en avoir le cœur net et de pousser plus loin ma petite enquête. Une fois arrivé en bas des Pentes, je fais donc demi-tour, bien décidé à aller parler avec les organisateurs et les participants de ce festival cette fois-ci. Je commence place des Capucins, avec les décolleurs d'affiche. Je m'approche d'eux d'un pas hésitant et leur demande (faussement ingénu) pourquoi ils arrachent toutes ces affiches qui servent pourtant à faire exister la scène culturelle locale. La jeune femme qui me répond en premier s'adresse vite à l'un de ses voisins et lui demande :



« ah, qu'est-ce qu'on fait ? c'est toi qui t'occupe de la publicité ? ». Je tique à ce dernier mot : je mène une véritable enquête, moi, madame ! qu'on n'aille pas me ressortir un bain d'eau tiède et de la simple communication de bon aloi ! Bon, le type auquel elle s'adressait vient me parler, tout content. Indéniablement, le gars est très sympa et motivé par ce qu'il fait. Toutes les intentions qu'il m'expose avec ferveur sont très louables : changer le regard sur le « street art », montrer que ce n'est pas que du vandalisme mais qu'il

peut aussi y avoir une véritable démarche esthétique et conceptuelle derrière tout cela, etc. etc. Là encore, je ne suis pas surpris et n'ai jamais douté de la bonne volonté et des bonnes intentions des organisateurs. Au risque de me répéter, une fois de plus, le problème n'est pas l'existence de ce festival mais la logique à laquelle il participe, involontairement sans doute (ce dont je ressors convaincu de cet entretien). Le type est bavard et je suis très curieux : la discussion dure donc un long moment. J'essaie de l'orienter, par mes questions, sur le sujet qui m'intéresse ici et j'en apprend beaucoup. D'abord, il m'explique que l'organisation est assurée par une association de Strasbourg qui s'appelle « démocratie créative » et dont le but serait d' « amener l'art au peuple », directement dans cet espace public qu'est la rue. Très bien. Par contre, la suite me laisse très perplexe. Suite à un premier festival qu'ils avaient organisé l'année dernière dans la capitale alsacienne, ils ont été contacté par la mairie de Lyon pour organiser un évènement similaire à la Croix-Rousse. Mes soupçons sont donc confirmés : c'est cette même mairie qui criminalise le graffiti et l'affichage sauvage depuis des années qui organise ce festival ! J'essaie d'attirer l'attention de mon interlocuteur sur ce paradoxe mais il ne semble pas s'en préoccuper. Tout fier, il n'arrête pas d'insister sur le fait que tout soit légal. Il me raconte avec joie que des policiers sont venus dire du bien d'une

œuvre. Les mêmes policiers qui n'hésitent pas à faire chier le premier péquin surpris avec un pot de colle ou une bombe de peinture, en dehors de ce festival bien sûr ? Oui, les mêmes. Je lui demande qui a choisi les emplacements pour les graffs : là encore, c'est la mairie qui a indiqué un certain nombre de locaux vacants aux organisateurs. C'est donc la mairie qui a décidé, par la même occasion, de faire virer de tous ces bâtiments les graffitis et affiches sauvages qui y fleurissaient habituellement... Mon interlocuteur m'en dit un peu plus sur le discours que les autorités lui ont tenu : la mairie du 1^{er} lui aurait avoué avoir jusque-là laissé un peu le quartier à l'abandon (elle avoue donc n'avoir rien foutu toutes les années précédentes ?) et vouloir désormais réembellir les lieux. « Réembellir »... le mot revient sans cesse. Il sert à opposer, d'un côté, les vilaines affiches sauvages et graffs assimilés à de la simple « dégradation » et poursuivi, en conséquence, par la brigade anti-crottes de chien (véridique !) et, de l'autre, l'esthétisme des œuvres de « street art ». En d'autres termes, une bonne façon, pour la mairie, de faire dégager ce qu'elle considère comme des nuisances visuelles et de se payer gratos une rénovation de façade chic et branchée, susceptible de plaire aux touristes et aux classes moyennes enthousiasmées par la dernière mode culturelle (pour peu qu'on l'ait expurgée, au préalable, de tout ce qui fait tâches, de tout ce qui serait un peu trop radical et, surtout, tant que ça ne nuit pas à l'image de leur beau quartier et tant que ça ne pénalise pas la valeur immobilière de leurs biens). Une manière aussi de faire passer le message suivant : le graff, ce n'est pas pour n'importe qui. C'est réservé aux « vrais » artistes, c'est-à-dire ceux qu'on a adoubés. Toi, artiste ou militant anonyme avec ta bombe de peinture, reste chez toi ou sinon tu vas apprendre à nous connaître. De toutes façons, tous les plus beaux murs, on les a déjà pris ! Car oui, je pose la question : n'importe qui va peindre quelque chose sur un mur montée de la grande côte, c'est effacé dans les 48h, mais pas là... c'est fait pour rester. Mon interlocuteur insiste encore sur un dernier point qui me fait frémir : il dit que ce festival a pour but de faire passer le « street art » du « négatif » (dégradation, vandalisme, etc. = tout graff sauvage) au « positif » (esthétique et légal). Un entretien très instructif, donc, qui confirme involontairement toutes mes suspicions. Comme le type était très sympa, on se sépare en bons termes et il me met un programme dans la main.

Ma curiosité est loin d'être totalement satisfaite, cependant. J'ai envi d'aller discuter avec les artistes maintenant, pour savoir comment ils vivent ce genre de festivals, eux qui, la plupart du temps, sont contraints à l'illégalité et à la clandestinité. Je veux d'abord aller discuter avec le graffeur montée de la grande côte. Mais je me rends compte que ma discussion précédente a duré super longtemps et qu'il a plié bagage entre temps. Idem pour les colleurs d'affiche, montée saint-sébastien. Je tombe finalement sur un peintre en plein travail, pour une grande fresque murale, rue Imbert Colomès, accompagné de deux amis. J'entame la discussion. D'abord sur son projet d'œuvre. Il me montre la photo de ce qu'il veut faire et m'explique qu'il en aura pour jusqu'à dimanche. Il fait tous les traits au marqueur noir, sur un mur pré-quadrillé à l'avance pour avoir des repères. Ensuite, une fois le dessin fait, il peindra tout à la bombe. Je le branche assez vite sur les conditions de réalisation qu'offre ce festival. Discrètement, j'essaie d'amener le sujet de mon enquête. Mais je suis vite déçu. Le type m'explique qu'il ne fait jamais d'œuvres illégales. Il peint uniquement dans des galeries ou dans d'autres festivals officiels de ce type. Au cours de la discussion, il me raconte une scène étonnante. Il m'apprend que c'est le maire du 1^{er} lui-même qui s'est déplacé pour inaugurer ce mur et lancer le travail de l'artiste ! Incroyable... imaginerait-on le même maire encourager, en pleine nuit, un jeune graffeur anonyme ?! Non, non, pour lui, il a donné des consignes très strictes à la brigade anti-crottes et ça va mal se passer, s'il se fait choper ! Bref, je promets à cet artiste de revenir demain pour voir l'évolution de son travail et mon enquête en reste là pour aujourd'hui. Je me promets de revenir demain et d'aller discuter avec d'autres artistes. Il y en a certains dont je connais déjà les travaux et dont je sais qu'ils agissent aussi de façon « sauvage », pour avoir déjà vu plusieurs de leurs œuvres sur les Pentes ou ailleurs.

Ça devrait être intéressant de parler avec eux et d'avoir leur point de vue sur ce genre de festivals.

Le lendemain après-midi, je repars donc à l'aventure, bien décidé à poursuivre mon « enquête » sur le sujet. Premier constat, en me rendant sur les divers spots indiqués par la mairie aux organisateurs du festival : il y a beaucoup plus de monde qu'hier. Déjà, en m'approchant de la rue Imbert Colomès où j'ai envie de discuter avec « the sheepest », lui dont la tête de mouton se retrouve depuis un moment à divers endroits sur les Pentes², je croise quelques personnes avec leur plan des « rdv performances » distribué par les organisateurs du festival. Ils sont tellement omnubilés par ce plan qu'ils ne remarquent même pas une grande fresque, sur le mur en face d'eux. Ah oui, mais ce n'est pas au programme, ça, et donc ça ne les intéresse pas ! En arrivant sur les lieux où « the sheepest » travaille à côté de « flow » (l'artiste avec qui j'avais parlé hier soir), la scène est un peu cocasse. Sur un trottoir, il y a les artistes qui collent ou peignent sur l'espace qui leur a été alloué, suant tant qu'ils peuvent en plein soleil, et, en face, il y a quelques spectateurs qui mitraillent avec leurs appareils photo. Pas facile, dans ces conditions, d'aller discuter tranquille et je décide de continuer mon tour et de revenir un peu plus tard.

Je me rends montée des carmélites pour voir une grande signature stylisée de « ogre », façon « old school », comme on dit. Je constate que les organisateurs ont pensé à inviter un spécimen de chaque type de performances « street art »... Lui est seul. Les deux seuls spectateurs sont ses amis qui le prennent en photo et surveillent les environs (un vieux réflexe de graffeur ? venir avec des « guetteurs », au cas où ?). Le type a un casque de balladeur mp3 sur les oreilles et est peu disposé à la discussion. Je reprends mon chemin.



Je retourne rue Camille Jordan. Là, « Sixo » est en train de terminer une grande fresque. C'est franchement réussi. Je profite qu'il fasse une petite pause pour aller discuter avec lui. Je le complimente sincèrement sur son travail. Il m'explique qu'il est sur cette fresque depuis près de trois heures mais qu'il avance bien. Quand je l'interroge sur l'intérêt de ce genre de festival, il insiste sur le confort que ça lui offre dans son travail. Il est ravi de pouvoir travailler comme ça, en plein jour, sans se faire emmerder par les flics ou mal voir par les passants, et de pouvoir prendre tranquillement son temps. Après tout, comment lui donner tort ? Si ce festival est l'occasion pour tous les graffeurs invités de pouvoir se faire plaisir et de peindre dans des conditions idéales, pourquoi ne profiteraient-ils pas de l'occasion ? Je me sépare de lui en lui souhaitant bon courage pour la fin de son travail. Je vais ensuite à l'angle de la rue Pouteau et de la rue des tables claudiennes. Là, il y a deux choses en même temps. D'abord, devant le CSA (Centre Social Autogéré), « Barrilonia » décore toute la façade du local. Divers ateliers sont ouverts aux gens. Il y a beaucoup de monde et une bonne ambiance. Il faut dire aussi que le CSA fête ce jour-là ses deux ans d'existence (et longue vie à eux !). A côté, devant la galerie All Over, « Nelio » et « Tobler-One » sont en train de travailler sur une grande fresque. Ce sont des habitués des murs de la Croix-Rousse. En bas de chez moi, il y a deux de leurs peintures. Plusieurs personnes les regardent faire depuis les escaliers au-dessus d'eux et ils sont souvent arrêtés par des amis pour discuter avec eux. Résultat : ils semblent avoir du mal à se concentrer sur leur travail et à avancer efficacement. Là encore, comme ils sont déjà bien entourés, je décide de laisser tomber pour le moment et de revenir les voir plus tard, en même temps que les autres artistes avec qui je n'ai pas pu bien discuter.

² Et même sur l'autoroute, vers Grenoble : normal, c'est sa ville, m'expliquera-t-il, même s'il compte déménager sur Lyon prochainement et que c'est là qu'il a collé à peu près toutes ses œuvres

Je me re pointe donc dans le secteur vers 19h. « Sixo » a terminé sa fresque et est content de son travail. « Nelio » et « Tobler-One » ont un peu plus avancé. Il y a un peu moins de monde et je décide d'aller parler avec l'un d'eux. Là encore, le type est très sympa. Je l'interroge sur son travail. Petite particularité, c'est eux, cette fois-ci, qui ont choisi leur emplacement : juste en face de la galerie qu'ils ont ouvert et dans laquelle ils exposent leurs



œuvres en ce moment. Ils connaissent le propriétaire du local sur les murs duquel ils peignent et se sont entendus avec lui au préalable. Il m'explique que c'est la première fois qu'il participe à un festival de ce genre et qu'il est un peu perdu avec tout ce monde autour de lui, lui qui n'a pas l'habitude de peindre dans ces conditions. Comme pour illustrer ses propos, des gamins n'arrêtent pas de l'interrompre et de bidouiller ses bombes de peinture. Ils lui demandent avec inquiétude si la peinture qu'ils ont mis sur leurs vêtements peut se nettoyer ou pas. Ils essaient de piquer une bombe de peinture. On reprend notre discussion. Je lui parle de toutes ses autres peintures sur les Pentes, faites dans l'illégalité, elles. Il me parle de l'adrénaline ressentie quand il doit se dépêcher de peur d'être surpris. Il m'explique aussi qu'il travaille le plus souvent en dehors de Lyon, dans des spots isolés comme d'anciennes bases militaires à l'abandon par exemple. Quand je lui parle du paradoxe qu'il y a à peindre aujourd'hui dans un festival organisé à la

demande de la mairie du 1^{er} alors que cette même mairie efface régulièrement ses autres peintures et le condamne, le reste du temps, à agir dans l'illégalité et la crainte de se faire prendre, il est bien conscient du problème. L'expression « ironie de la situation » revient souvent dans notre échange. Sans se leurrer sur la réalité de la situation du « street art » à la Croix-Rousse, il m'explique juste profiter de l'occasion et de la chance qui lui est offert de pouvoir s'exprimer librement.

Après cette nouvelle discussion amicale et très intéressante, je retourne voir « the sheepest » qui vient de finir son travail. Quand j'arrive, il discute avec deux touristes japonais enthousiastes. En parlant avec lui, on évoque aussi le côté paradoxal de ce festival : encourager pendant deux jours ce qu'on criminalise le restant de l'année. Assez vite, un graffeur qui peint juste à côté se mêle à notre discussion et bientôt je parle surtout avec lui. Sa présence ici est improvisée. Il connaissait « the sheepest » et il s'est arrangé avec lui pour peindre sur un pan de mur. Il n'est pas invité par le festival et profite juste de l'occasion pour graffer tranquillement, ni vu ni connu. Je me dis qu'il a bien raison. Il m'explique que ce genre de festival, ce n'est pas sa tasse de thé et qu'il agit habituellement de façon « sauvage » : en plein jour, pour moins effrayer les gens et parce que le dialogue est plus facile avec les flics quand ils le surprennent. De nuit, dit-il, les mecs ils te voient dans le noir, pris en flag et, pour eux, d'emblée t'es un voyou et ça se passe super mal, alors que de jour tu peux discuter, c'est plus calme. Il me raconte quand même qu'il s'est souvent fait embarquer son matos et qu'il en a marre des amendes... On revient sur le paradoxe de ce festival et il insiste sur le double discours permanent des autorités. Il me donne l'exemple de la SNCF qui invite à peindre certains trains et mène la répression le reste du temps... C'est pareil avec les mairies. C'est la situation du « street art » en ce moment. D'un côté, les autorités encouragent ce genre de manifestations officielles, on fait de grandes expos dans les musées sur des graffeurs, les galeries sont de plus en plus ouvertes au « street art » (mais peut-on encore

employer ce terme si ça se passe dans une galerie ?), il y a de plus en plus de collectionneurs, de grandes marques (genre Adidas ou Carhartt) profitent de l'occasion pour se faire de la pub et le graff devient de plus en plus à la mode. De l'autre, on crée des brigades de police anti-graffitis, on développe les services de nettoyage et on criminalise le « street art » sauvage. C'est comme ça, me dit mon interlocuteur avec un air blasé. Alors, dans la situation actuelle, il prend ce qu'il y a de bon à prendre, il profite de ce genre de festivals pour graffer tranquille, obtenir un peu plus de visibilité et si ça peut aider à faire évoluer le regard des gens sur son activité, alors tant mieux. En dehors de ça, et bien il poursuit son travail dans l'illégalité. C'est comme ça. Il faut faire avec. Comme tous les artistes avec qui j'ai discuté, il est bien conscient de l'attitude paradoxale des autorités et de la situation un peu ironique dans laquelle ils se trouvent durant ce festival. En même temps, ils se disent qu'ils auraient bien tort de ne pas profiter de l'aubaine. Après tout, c'est déjà ça de pris, effectivement.

Je ressors très tiraillé de toutes ces discussions. D'un côté, c'est l'occasion rêvée de voir des artistes intéressants, de rencontrer des graffeurs, de discuter avec eux et, de ce point de vue là, on ne peut être que content que ce genre de festivals existent. De l'autre, je ne vois pas comment faire l'impasse sur l'attitude on ne peut plus suspecte de la mairie. Comment encourager pendant deux jours ce qu'on criminalise le reste de l'année ? Il n'est pas question de tomber une seconde dans le panneau. Pas question, non plus, d'accepter cette pseudo-distinction entre « vrais » artistes et « vandales ». Accepter d'entrer dans ce débat, c'est déjà trouver des justifications à la répression. Enfin, comment se satisfaire d'une politique événementielle chic et choc, prompte à séduire les touristes et les classes moyennes qui habitent le quartier, avides de nouvelles manifestations culturelles, quand le restant de l'année est le terrain d'un âpre affrontement entre les autorités et les milieux culturels alternatifs ?

Voilà pourquoi il est nécessaire de remettre ici les choses en perspectives. Si seulement un tel festival pouvait contribuer à faire évoluer le regard des autorités sur les graffitis et pacifier les relations avec la police... On peut toujours l'espérer mais il faut une bonne dose de naïveté pour réellement y croire quand on envisage les choses avec un peu de recul critique. A ce sujet, une anecdote qui est souvent revenue dans mes discussions avec les divers graffeurs m'interpelle : à plusieurs reprises les artistes



évoquent une visite de la police pendant leur travail et tous expliquent que ces derniers se sont montrés intéressés par leur démarche. Si l'on veut être optimiste, on peut y voir le signe d'une pacification à venir entre graffeurs et policiers. Mon hypothèse est plus pessimiste, cependant. Qu'une telle scène se soit reproduite de façon quasi-systématique indique qu'il ne s'agit pas d'un hasard. Si les policiers sont venus, c'est qu'ils surveillaient que tout soit en ordre et qu'il n'y ait aucun débordement. Une liberté sous-condition accordée aux graffeurs, donc. De la communication aussi. Du contrôle, avant toutes choses.

Cette nuit-là, en revenant dans le quartier vers 1h du matin, je repensais à toute cette journée, à toutes les critiques que l'on peut émettre sur ce genre de coups de communication de la mairie mais aussi aux aspects positifs de telles journées. En remontant, une chose est venue me sortir de mes réflexions : je remarque pleins de graffs et d'affiches collées pendant la soirée, en marge du festival. Ce n'était pas au programme, ça. L'escalier en haut de la rue Pouteau est tout repeint, par exemple. A cet endroit, je croise un groupe en train de coller des affiches sur les murs. Je les aborde aussi sec. Alors que leurs deux « guetteurs » me regardent d'abord avec un peu de méfiance, je m'adresse directement aux colleurs d'affiches. « Vous faites le off du festival ? » La fille qui semble à l'origine de cette initiative se déride aussitôt



(je remarque d'ailleurs que c'est la seule femme-artiste que j'aurais croisé de ces deux journées, le casting du festival étant exclusivement masculin). On rigole tous les deux. S'il fallait avoir l'accord de la mairie pour s'exprimer librement, alors où serait la liberté d'expression ? Elle me confirme que tout ceci est parfaitement illégal (même si elle me dit que le propriétaire est venu les voir et qu'après discussion il leur a dit être d'accord pour qu'ils continuent et n'a donc pas appelé les flics). On discute un peu de

ce qu'elle veut faire. Elle me parle d'un grand pan de mur qu'elle a « retapissé » vers le Sonic. Elle me confie aussi que c'est la première fois qu'elle fait une œuvre illégale comme ça dans le centre ville, sans doute encouragée par le festival qui vient de se tenir et bien décidée à s'exprimer, elle aussi, qu'on lui en donne l'autorisation ou pas. C'est ça l'espoir, au fond : que la mairie ait ouvert, involontairement, la boîte de Pandore, que les artistes et les gens investissent les murs sans son aval. Qu'on n'amène pas seulement l'art au peuple, comme ils disent, mais que le peuple s'exprime librement. Dans la nuit, à 1h du matin, avec des amis qui font le guet pour prévenir si la police arrive, si ça doit se passer comme ça. C'est ça la réalité du street art et du graff à la Croix-Rousse... Alors faut-il lâcher les bombes ? Non, bien sûr que non, il faut les prendre et les jeter sur les murs ! Il faut se rapprocher librement et collectivement l'espace public, déborder les autorités, s'exprimer sans bâillon et créer un espace à la hauteur de nos désirs. Alors vive le « off » et qu'il dure toute une année !

Post-scriptum :

Deux jours après la fin de ce festival, je me promène sur les Pentes. Je repasse sciemment devant les grandes fresques peintes à cette occasion. Indéniablement, certaines sont très réussies. Rue Camille Jordan, les figures de « sixo » me font penser aux dessins de quelques grands dessinateurs de BD (Charles Burns, notamment). « Nelio » et « Tobler-one » ont enfin terminé leur travail et, vu d'une dizaine de mètres, l'effet est très réussi. La façade du CSA est superbement colorée. Ça, c'est pour le positif. Les passants n'ont pas fini de s'arrêter devant pour les photographier, et c'est tant mieux. Rue Imbert-Colomès, la femme aux seins nus de « flow » a été partiellement effacée (par qui ? je serais curieux...). Ce qui m'intéresse le plus, ici, ce sont tous ces graffitis qui ont été rajoutés hors festival. Au milieu des têtes de mouton de « the sheepest », quelqu'un a rajouté cette fameuse tête d'âne qui braie qu'on croise régulièrement dans Lyon et qui tient un panneau avec « help » marqué dessus. Je trouve cet ajout très drôle.

Un peu plus tard, alors que je prends, moi aussi, quelques photos des grands graffitis hors festival dans l'escalier de la rue Pouteau, un homme d'une cinquantaine d'années m'aborde de façon très agressive. Il semble excédé : « c'est bien la peine de prendre ces merdes en photo, tiens ! », me crie-t-il dessus. Devant mon étonnant calme, il finit par s'éloigner en grommelant : « je leur ferai bouffer leur peinture, moi ! ». Retour à la normale, d'une certaine manière ? La scène m'interpelle. Depuis six ans que je me promène quotidiennement dans le quartier avec mon appareil photo, c'est la première fois que je me fais alpaguer comme ça. Un débordement d'exaspération après un week-end à prendre son mal en patience ? Une chose est sûre : après ce beau week-end d'euphorie où les plus naïfs pouvaient s'imaginer que la Croix-Rousse était un quartier dédié au « street art », retour sur terre. La guerre du graff' est belle et bien toujours d'actualité. Après cette belle opération de communication de la mairie du 1^{er}, la brigade anti-crottes de chien qui s'occupe essentiellement des graffeurs (on appréciera le message subliminal qui nous est ainsi lancé :

vos graffitis, c'est de la m.... !) a repris ses enquêtes, les effaceurs publics ont repris leurs tours de ronde et les amendes vont recommencer à tomber. C'est ça la politique culturelle de Lyon : un petit coup de brosse à reluire et une bonne grosse publicité lors d'évènements ponctuels chics et chocs et la matraque pour le reste de l'année. C'est comme ça que la mairie vend sa marque « Lyon, ville culturelle ». Maintenant la mairie peut pavoiser et déclarer : « la Croix-Rousse est un quartier moderne et nous soutenons le street art », même si n'importe qui d'un peu renseigné sait que c'est un gros mensonge. Et les classes moyennes consommatrices de spectacles culturels de gober le morceau. C'est pour cela que nous voulions intervenir ici, pour ne pas que cette mascarade reste sans réplique, pour rappeler son contre-champ et remettre en contexte un tel festival.

Rappelons aussi, pour conclure, que la question n'est pas si anecdotique qu'elle pourrait sembler à certains. Au fond, le débat autour du « street art » est un débat politique. Il tourne autour de la notion de démocratie. Il met en jeu de façon passionnante une série de questions décisives : qui, dans l'espace public, a droit à la parole et selon quelles modalités et/ou contraintes ? ou encore : à qui appartient la rue et qui a le droit ou non de s'y exprimer librement ? A cela, la mairie vient de répondre : la rue lui appartient et n'ont le droit de s'y exprimer que ceux qu'elle a autorisé. Elle nous rejoue ainsi le refrain à la mode parmi les autorités : l'expression, derrière le masque de démocrates, de ce qu'on a pu appeler une « haine de la démocratie ». A travers l'exemple du « street art » et de ce festival, les autorités viennent de nous rejouer leur habituelle comédie. Derrière cet apparent « libéralisme » de façade, leur positionnement est toujours le même : la crainte et le refus d'une démocratie réelle où chacun aurait droit à la parole et voix aux décisions politiques de façon directe et égalitaire, la peur face à ce supposé désordre démocratique et la volonté des autorités de se positionner comme les garants de l'ordre, c'est-à-dire du contrôle sur le débat et l'espace publics. Oui, la guerre du graff' est loin d'être terminée et elle se trouve aujourd'hui au cœur d'enjeux politiques décisifs. C'est cette réalité que nous tenions à rappeler, face aux grands spectacles de ce genre qui tentent de faire passer des vessies pour des lanternes.

Quelques infos supplémentaires :

Contact : utopie_pour_tous@hotmail.fr

+ de photos et la brochure en libre téléchargement : <http://seul-avec-vous.blogspot.com>

Sinon, pour infos, le site du festival :

<http://www.democratiecreative.com/perffusion/perffusion.html>



- La reproduction et la libre diffusion de cette brochure sont vivement encouragées ! -